

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



AFRIQUE MÉRIDIONALE



MISSION DU LESSOUTO.

ARRIVÉE DE M. ET M^{me} CASALIS DANS LES STATIONS
DU LESSOUTO.

Depuis un certain temps, les jeunes missionnaires qui vont renforcer notre mission, répugnent à préparer, pour ce journal, un récit de leur voyage et des scènes de leur arrivée. Ils craignent de lasser nos lecteurs en répétant ce que d'autres ont dit et décrit avant eux. Ce sentiment est fort naturel; nous comprenons qu'il les arrête, mais nous nous demandons si nous devons le partager, du moins entièrement. Ne serait-ce pas méconnaître les dispositions de nos Eglises à l'égard de leurs missionnaires, que de supposer qu'après avoir contribué à leur préparation, concouru à leur envoi, entouré leur départ de prières et de bons vœux, elles puissent se contenter de savoir qu'ils ont fait un bon voyage et qu'il sont arrivés sans encombre à leur destination? Nous ne pouvons pas, sur ce point, renoncer tout à fait à nos anciens usages, et, dans l'embarras où nous placent les trop grands scrupules de nos jeunes amis, nous comptons assez sur l'indulgence et le bienveillant intérêt de notre public pour puiser au besoin à des sources tout intimes.

C'est ce que nous allons faire en ce qui concerne nos derniers envoyés, auxquels ce que nous venons de dire s'applique tout spécialement en ce moment.

Avant de donner quelques extraits de leur correspondance privée, nous ferons remarquer à quel point la rapidité des paquebots qui font annuellement le service entre l'Europe et le Cap, et l'amélioration de la poste coloniale ont accéléré nos rapports avec nos missionnaires. M. et Mme Casalis sont arrivés à Mékuatling le 6 juin et le 23 juillet nous en avons la nouvelle à Paris. Leur seconde lettre a été écrite à Morija le 1^{er} juillet, et sept semaines après elle était parvenue à sa destination. Nous voilà bien loin des temps où il nous fallait près d'une année pour avoir une réponse de nos stations. Ce progrès, qui probablement ne s'arrêtera pas là, mérite d'être signalé, surtout dans un moment où nous faisons appel à de nouveaux ouvriers. Si, comme nous le savons par expérience, la grande épreuve de la vie missionnaire, gît dans l'éloignement de ceux qu'on aime, tout ce qui tend à mitiger cette épreuve ne doit-il pas diminuer d'autant les résistances que l'on oppose si souvent aux appels de Dieu?

C'est précisément par quelques lignes sur les compensations provenant de la correspondance, que s'ouvre celle des lettres de M. Casalis à laquelle nous ferons nos principaux emprunts.

Morija, 1^{er} juillet 1864.

« Il y a quelques jours, la maison missionnaire de Morija renfermait une nombreuse société : notre oncle Dyke et son fils, mon ami Emile Rolland et sa femme, mon frère et ma sœur Mabille et nous-mêmes. Après le dîner une promenade fut proposée, et, comme la poste était attendue ce jour-là même, il nous parut fort naturel de diriger nos

pas du côté d'où devait venir le messager si impatiemment attendu. Nous étions arrivés à ces ondulations de terrain d'où l'on aperçoit pour la première fois la station en venant de la Colonie, lorsque nous trouvâmes sage de nous asseoir et d'attendre le courrier. C'était sur le déclin d'une de ces belles journées d'hiver, comme on en voit en Afrique seulement. L'ombre du soir s'étendait déjà le long des flancs des montagnes, la fumée s'élevait en tourbillons des villages, et prouvait que le berger, comme le laboureur, qui rentrait alors sa précieuse récolte, avaient hâte de rompre le jeûne (1). L'impatience commençait à nous saisir, car point de cavalier!... Mon ami tenait sa lunette d'approche braquée sur la route et nous faisait la description et le portrait de chaque individu qui se montrait au loin.

« Mon oncle, cependant, maintenait notre bonne humeur par de piquantes observations et de vives réparties, quand tout à coup la *vigie* signala un homme à cheval, et tôt après annonça qu'il portait un sac de poste en bandoulière. Ce fut un moment d'attente solennelle. Chacun se demandait quelles nouvelles apportait le messager. Le sac nous fut bientôt remis, une main fiévreuse l'ouvrit rapidement et la distribution commença. M. C***! bon, c'est de la maison paternelle! Mme C***, voilà qui vient d'une tante bien-aimée! etc, et vite les cachets de sauter et chacun de savourer avec bonheur ces lettres qui venaient de franchir une si énorme distance! Dieu soit béni! nous avons pu regagner le logis, n'emportant que de joyeuses nouvelles, et passer une délicieuse soirée à nous communiquer ce qu'on nous mandait de notre chère France, et à lire les nombreux journaux que nous venions de recevoir....

« Nous voici depuis quinze jours à Morija. Le long voyage

(1) Les indigènes n'ont guère qu'un repas régulier, c'est celui du soir.

est terminé ! Je ne suis ni désillusionné, ni découragé. Ma nature avait été si profondément imprégnée, dans mon enfance, de tout ce qui tient à l'Afrique, que je me suis retrouvé de suite dans un élément connu. Bien plus : j'ai joui du voyage ; et, cependant, les difficultés et les ennuis n'ont pas disparu de ce vieux continent. Les bœufs sont toujours récalcitrants et se perdent sans cesse, les rivières sont toujours mauvaises et les conducteurs indigènes tout aussi imprudents que par le passé.

« Dès la première station, à Mékuatling, nous eûmes une réception charmante. En approchant de cet endroit, nous rencontrions partout des cavaliers et des piétons accourant pour nous souhaiter la bienvenue. Mon beau-frère était, lui aussi, venu à notre rencontre. Ma sœur était restée à Thaba-Bossiou, où elle nous attendait. Après quelques jours passés auprès de nos bons amis Daumas, nous partîmes pour Bérée et Thaba-Bossiou. Cette partie du trajet fut extrêmement pénible. Les pluies diluviennes de cette année ont creusé partout des ravins, et la contrée entière est devenue comme une vaste éponge. Il arrive souvent que les wagons s'affaissent tout à coup dans un terrain qui ne paraissait pas humide, et il ne reste d'autre alternative que de décharger le lourd véhicule. Cet accident m'est survenu près du Calédon, pendant que nous gagnions, à travers champs, un gué que MM. Maitin et Duvoisin faisaient préparer pour nous. Nous trouvâmes au bord de cette rivière, de funeste mémoire pour tant de familles missionnaires, un grand nombre de Bassoutos occupés à enlever des bancs de sable qui en empêchaient l'accès. Le jour était sur son déclin ; il nous sembla sage de passer au plus tôt ce vilain cours d'eau. Pour éviter tout accident, nos bons indigènes dételèrent les bœufs et firent eux-mêmes descendre le wagon jusque dans le lit de la rivière. Là, les bœufs reprirent de droit leur place, et nous avançions bravement à travers le courant lors-

qu'une pierre énorme arrêta soudain toute la machine. On eut beau faire, beau crier, l'attelage se découragea complètement dans cette eau glaciale et qui menaçait de tout entraîner. La nuit survint et le combat cessa... faute de lumière. Que faire? Trois bonnes heures de marche nous séparaient encore de la station de Bérée. Il fut décidé que nous mettrions les chevaux de nos Bassoutos à réquisition et que nous tâcherions de gagner un gîte d'autant plus nécessaire qu'il faisait un froid très piquant. Ma femme dut s'accommoder d'une selle d'homme, sur laquelle elle exerça son talent d'équitation avec une habileté qui fut universellement reconnue, et, vers 9 heures, nous arrivâmes sains et saufs sous le toit de M. Maitin. Sa fille nous reçut de la façon la plus hospitalière; le reste de la famille se trouvait à Thaba-Bossiou.

« Après une bonne nuit de repos, je retournai, avec M. Mabile, au Calédon, et quelle ne fut pas notre surprise de trouver la difficulté vaincue! Mon vieux conducteur s'était piqué d'honneur et avait opéré l'extraction du véhicule avant notre apparition.

« Dès lors nous étions libres; aussi nous hâtâmes-nous de retourner à Bérée, et de là, nous partîmes à cheval pour Thaba-Bossiou.

« Au coucher du soleil, j'arrivai devant notre bonne vieille maison d'autrefois, au milieu d'un grand concours de braves gens qui pleuraient de joie en me voyant. Ma sœur nous attendait avec une impatience difficile à comprimer et je vous laisse à penser ce que nous éprouvâmes en nous retrouvant sur cette terre lointaine!

« Le lendemain, il y eut une réunion de prières, où je reçus les salutations des membres de l'Eglise. Plusieurs parlèrent de la manière la plus touchante; plus d'une fois l'assemblée fondit en larmes. Le vieux Moshé surtout fut admirable.

« Cependant, il me tardait de revoir mon excellent oncle, M. Dyke, et après quatre jours de halte, nous partîmes pour Morija. Les gens de cet endroit nous attendaient avec une vive impatience. Depuis un village qui est à trois lieues de la station, nous ne cessâmes d'être escortés par une foule joyeuse. C'était charmant ! Bientôt la grande Eglise se montra à nos regards. La maison de mon beau-frère, bâtie sur le plan de celle de M. Daumas, s'élève à une centaine de pas de là. Ce ne fut pas sans une profonde émotion que je revis ces lieux, témoins des premiers travaux de mon père, et servant maintenant de tombeau à ma mère ! Une de mes premières visites fut pour le paisible enclos où elle repose. Ma sœur avait arrangé les abords de cet endroit solitaire et quatre couronnes d'immortelles étaient posées sur la grande pierre. Tendre mère ! que ton exemple soit à toujours un stimulant pour tes enfants !

« Ma sœur a un charmant petit logis, à toit plat, et fort bien bâti ; les chambres et les fenêtres sont hautes, de sorte que le tout est parfaitement aéré. Il y règne un air de propreté et de confort tout particulier. Avec une pièce de serge et de vieilles caisses, nos braves amis se sont fabriqué ce qu'on croirait être de jolis meubles, tels que canapé, tables de côté, etc. Les pièces n'étant pas grandes, il ne faut pas grand chose pour les remplir convenablement.

« Nous étions arrivés le samedi à Morija. Mon oncle Dyke nous avait fait dire qu'il viendrait nous y voir. Mon ami, Emile Rolland, de son côté, nous avait promis une visite. L'idée me vint d'aller les surprendre, et, le lundi matin, je partais à cheval pour Hermon. Jugez de l'étonnement et du bonheur !... J'ai trouvé mon oncle voûté et bien vieilli, mais toujours plein d'entrain et de gaieté. Ma tante souffre encore de son bras, et je crains bien qu'elle ne se remette jamais complètement. La nouvelle église de Her-

mon est achevée; c'est le plus joli bâtiment de ce genre qu'il y ait dans toute notre mission.

« Le lendemain de mon arrivée, M. et Mme E. Rolland firent leur apparition. Tout le monde était impatient de voir ma compagne; nous eûmes donc hâte de partir pour Morija, où nous jouissons ensemble des douceurs de la plus parfaite intimité.

« Dimanche passé nous avons eu une fête fort édifiante. Onze néophytes ont été baptisés et la sainte Cène a été distribuée à l'Eglise.

« La question de mon placement définitif est en discussion. En attendant me voilà lancé dans ma carrière médicale. On me consulte de partout et j'ai déjà fait quelques opérations. Ce sont surtout les incurables qui m'obsèdent; ils espèrent que j'ai apporté quelque nouveau spécifique dont on n'a pas encore fait usage pour eux. La langue du pays me revient assez rapidement. Je comprends à peu près tout et parviens à me faire comprendre un peu, mais je suis encore forcé de recourir à un interprète pour parler en public.

« Mon bagage est parfaitement arrivé. Nous avons déballé une machine à coudre qui fonctionne à merveille, au grand étonnement des indigènes et au soulagement non moins grand de ma sœur. Mon baromètre, qui m'a donné tant de sollicitude, a échappé aux mille dangers qui l'ont menacé de Paris jusqu'ici. J'ai pu faire en route de bonnes observations. J'espère les continuer et les pousser assez avant pour faire un rapport intéressant. Au haut de la montagne qui domine la maison de Morija, il a donné comme chiffre d'altitude, au-dessus du sol, 1,450 pieds, ce qui reviendra probablement à 6,400 pieds au-dessus de la mer.»

E.-A. CASALIS, D. M.

